



HAL
open science

Marie-Madeleine et les autres : les premières femmes du christianisme

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Marie-Madeleine et les autres : les premières femmes du christianisme. Travaux & documents, 2010, 36, pp.205–218. hal-00906885

HAL Id: hal-00906885

<https://hal.science/hal-00906885>

Submitted on 31 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie-Madeleine et les autres : les premières femmes du christianisme

JEAN-PHILIPPE WATBLED
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
MEMBRE DU CRLHOI

Cette étude porte sur trois femmes qui jouent un rôle dans les Évangiles¹ : une pécheresse anonyme qui, d'après l'Évangile de LUC, répand du parfum sur les pieds de Jésus lors d'un repas en Galilée ; Marie de Magdala², mentionnée dans les quatre Évangiles canoniques, essentiellement lors des derniers moments de la vie de Jésus ; enfin, une autre Marie, sœur de Marthe et de Lazare³, que l'on a coutume d'appeler Marie de Béthanie, en référence au village de Judée où elle habite, et où elle pratique l'onction⁴ rapportée par JEAN, MARC et MATTHIEU.

Un lien particulier unit ces trois figures, car la tradition dominante, en Occident et en milieu catholique surtout, veut que nous ayons affaire non pas à trois femmes, mais à une seule, Marie de Magdala, confondue ainsi à la fois avec la pécheresse de LUC et avec Marie de Béthanie.

L'influence de cette tradition a été considérable non seulement sur la littérature et sur l'iconographie⁵, ainsi que sur le cinéma⁶ dans la période moderne,

¹ Il s'agit des Évangiles canoniques : MARC, MATTHIEU, LUC, JEAN. Mes citations de ces textes seront empruntées à la traduction du Nouveau Testament par le théologien suisse protestant Louis Segond (1810-1885). La version originale de cette traduction, qui date de 1880, n'est plus disponible et j'utilise dans cet article la traduction révisée en 1910, après la mort de Segond, et qui est très en faveur en milieu protestant. Le texte (sans droits d'auteur) est disponible sur le site Internet *Lire et découvrir la Bible, la Parole de Dieu* (adresse : <http://www.lirelabible.net/>).

² Magdala (aujourd'hui *Migdâl*, « tour ») est un village de pêcheurs situé en Galilée sur la rive occidentale du lac de Tibériade, d'où le nom de Marie de Magdala, dite Marie-Madeleine, qui est la plus importante des trois femmes dont il est question ici. Les études sur cette grande figure néo-testamentaire sont légion. Je citerai simplement deux ouvrages : Susan Haskins, *Mary Magdalen : Myth & Metaphor*, New York, Riverhead Trade, 1993 ; Dan Burstein & Anne de Keijzer (ed.), *Secrets of Mary Magdalene. A Guide to Her Story, History and Heresy*, London, Orion Books Ltd, 2007.

³ Rappelons que Jésus ressuscite Lazare dans l'Évangile de JEAN.

⁴ Il y a deux scènes d'onction dans les Évangiles : la première, rapportée par LUC, a lieu en Galilée et implique la « pécheresse » ; la seconde, rapportée par les trois autres évangélistes, a lieu en Judée et implique Marie de Béthanie.

⁵ Voir entre autres les tableaux de Piero della Francesca, Perugino, Fra Bartolommeo, Tiziano (=Titien), Veronese, El Greco, Caravaggio (=le Caravage), Georges de La Tour.

mais aussi sur la société elle-même, avec des conséquences notamment sur l'image de la femme et sur les relations entre sexualité et religion.

Afin d'alimenter le débat, je propose ici une relecture critique des Évangiles canoniques, en relation avec ce problème d'identité, ainsi qu'une brève analyse de deux des principales sources de la tradition que je viens d'évoquer : les réflexions d'Augustin (354-430) sur le sujet et la prise de position décisive de Grégoire le Grand (540-604).

LE RESPECT DES TEXTES FONDATEURS

La thèse très ancienne de l'identification entre les trois femmes continue à être défendue avec vigueur, comme en atteste, par exemple, cet extrait d'un dictionnaire respectable :

Il y a dans les Évangiles tantôt confusion, tantôt distinction abusive entre plusieurs personnages appelés Marie de Magdala, Marie Madeleine ou même Marie de Béthanie. Peu importe, Marie de Magdala, ou Marie Madeleine, est restée dans la mémoire collective la pécheresse repentie, peut-être la même de qui Jésus avait chassé sept démons⁷ et de nombreuses maladies, tant démon, maladie et péché se confondent dans l'esprit du temps⁸.

On voit que l'auteur de ce dictionnaire ne fait pas dans la nuance : la distinction entre les différents personnages serait selon lui « abusive ». Quant au qualificatif de pécheresse, il signifie en clair que Marie était une femme de mauvaise vie, voire une prostituée. Comme rien dans le texte évangélique ne le prouve, ainsi que nous le verrons, notre auteur se contente d'un conditionnel à valeur d'hypothèse, tout en se retranchant derrière une renommée imaginaire :

Magdala est un petit village sur la côte occidentale du lac de Tibériade et Marie-Madeleine aurait bien pu y être prostituée. Elle y est connue comme telle⁹.

Mais l'expression importante dans cet article est à mon sens « Peu importe ». En effet, pour nombre de partisans de la confusion des trois personnages, il *faut* que Marie de Magdala, proche compagne de Jésus, ait d'abord été une pécheresse et qu'elle se soit repentie. Dans cette perspective, peu importe la réalité historique, à jamais inconnue, et surtout peu importe la réalité textuelle, la seule

⁶ Voir, par exemple, *Jésus de Nazareth* de Zeffirelli, *La dernière tentation du Christ* de Scorsese (d'après le roman de Kazantzakis) et, plus récemment, *La passion du Christ* de Mel Gibson.

⁷ Nous étudierons plus loin cette question des « sept démons ».

⁸ Fernand Comte, *Dictionnaire de la civilisation chrétienne*, Paris, Larousse, 1999, p. 602.

⁹ *Ibid.*

pourtant qui nous soit accessible. La ligne de partage ne serait-elle pas finalement entre les partisans du respect des textes, et ceux d'une tradition nettement post-évangélique qui fait de Marie de Magdala une figure emblématique du péché et du rachat, plutôt qu'une simple compagne et disciple fidèle à Jésus ? Derrière cet affrontement s'en cache sans doute un autre, lié aux rôles respectifs des femmes et des hommes dans le premier christianisme.

En tout cas, la thèse de l'identification de Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la pécheresse est bien fragile au vu des textes, comme l'indique un autre dictionnaire :

Très longtemps une tradition de l'Église latine identifia cette Marie « délivrée de sept démons » à Marie de Béthanie [...], voire à « la pécheresse » dont LUC rapporte qu'elle oignit de parfum les pieds de Jésus alors que celui-ci se trouvait en Galilée à la table du pharisien Simon. Soutenue notamment par Grégoire le Grand, une telle hypothèse, certes fort respectable, paraît mal fondée si l'on s'en tient aux textes de l'Évangile [...] ¹⁰.

LA PÉCHERESSE

Des trois femmes sur lesquelles nous nous interrogeons, une seule, qui plus est anonyme, est qualifiée de pécheresse. En outre, elle ne figure que dans l'Évangile de LUC. La scène se déroule chez Simon le pharisien. Cette femme oint les pieds de Jésus :

Et voici, une femme pécheresse qui se trouvait dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait ; et bientôt elle lui mouilla les pieds de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, les baisa, et les oignit de parfum (LUC, VII 37-38).

Cette conduite¹¹, qui déclenche les critiques du pharisien, le fait douter de la qualité de prophète de Jésus. Après avoir raconté une parabole, celui-ci prend la défense de la pécheresse aux dépens du pharisien, pardonnant à la première ses péchés :

Et il dit à la femme : Tes péchés sont pardonnés. Ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci, qui pardonne même les péchés ? Mais Jésus dit à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix (LUC, VII 48-50).

¹⁰ André-Marie Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 883.

¹¹ Chacun observera que la narration est empreinte de connotations fortement érotiques.

MARIE DE MAGDALA

Le personnage de Marie de Magdala est mentionné nommément dans les Évangiles canoniques à dix reprises : trois fois chez MARC (XV 40-41, XV 46-47, XVI 1-11), trois fois chez MATTHIEU (XXVII 55-56, XXVII 59-61, XXVIII 1-10), deux fois chez LUC (VIII 3, XXIII 55-XXIV 11) et deux fois chez JEAN (XIX 25-28, XX 1-18).

MARC et MATTHIEU donnent des versions parallèles pour leurs trois passages communs : le calvaire, l'ensevelissement et la visite au tombeau. Plus généralement, les synoptiques et JEAN concordent remarquablement sur les passages qui nous concernent ici.

Dans les quatre Évangiles, Marie joue un rôle tardif dans le récit, puisqu'il faut attendre la fin de la vie de Jésus¹². Au calvaire, MARC et MATTHIEU disent qu'elle se trouve parmi les femmes qui regardent de loin :

Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin. Parmi elles étai[en]t Marie de Magdala [...] (MARC, XV 40).

MATTHIEU précise que ces femmes avaient accompagné Jésus depuis la Galilée :

Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient de loin, qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée, pour le servir. Parmi elles étai[en]t Marie de Magdala [...]. (MATTHIEU, XXVII 55-56).

La version de JEAN est légèrement différente :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala (JEAN, XIX 25).

Il est question de l'ensevelissement dans MARC et MATTHIEU, dont les textes sont probablement les plus anciens :

Et Joseph, ayant acheté un linceul, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa du linceul, et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc. Puis il roula une pierre à l'entrée du sépulcre. Marie de Magdala, et Marie, mère de Joses, regardaient où on le mettait (MARC, XV 46-47).

Joseph prit le corps, l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans un sépulcre neuf, qu'il s'était fait tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du sépulcre, et il s'en alla. Marie de Magdala et l'autre Marie étaient là, assises vis-à-vis du sépulcre (MATTHIEU, XXVII 59-61).

¹² LUC (VIII 3) fait exception en signalant précocement l'existence de Marie-Madeleine, mais pour le reste, il est en accord avec les trois autres textes.

Les quatre évangélistes narrent la visite au tombeau, le seul des épisodes pertinent ici qui soit commun à l'ensemble des textes canoniques. Pour MARC et JEAN, la première apparition de Jésus ressuscité est réservée à Marie de Magdala, et à elle seule. Je ne citerai que JEAN :

Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le matin, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée du sépulcre. [...] Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai. Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu : Rabbouni ! C'est-à-dire, Maître ! Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses (JEAN, XX 1-18).

MARIE DE MAGDALA EST-ELLE UNE PÉCHERESSE ?

À la lecture des passages où le nom du village de Magdala est associé au nom de Marie, on constate qu'à aucun moment celle-ci n'est qualifiée de pécheresse. Le seul point en faveur de l'identification avec une femme de mauvaise vie serait les « sept démons » dont il est question chez MARC et chez LUC :

[...] Les douze étaient avec lui et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, dite de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Susanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens (LUC, VIII 1-3).

Ceux qui voient en Marie une pécheresse interprètent les démons comme des vices. Ce qui affaiblit cette thèse est la forte association dans l'extrait de LUC entre esprits ou démons et maladies. Ensuite, Marie n'est pas seule à avoir été possédée de démons et libérée de cette possession par Jésus : elle fait en réalité partie d'un ensemble de femmes « qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies ». À cela, ajoutons que le nombre de passages des Évangiles où Jésus rencontre des personnes possédées par des démons est important, et que chasser les démons revient autant à guérir de maladies que de vices ou de péchés, sans que la différence entre ces deux types de maux soit bien nette.

Il faut aussi rappeler que dans les conceptions primitives, le mot démon est souvent employé dans le sens de trouble du corps ou de l'esprit. En fait, il s'agit

d'esprits malins, causes de folie, de comportement déviant ou de maladie, tout autant que de péché.

Quant au sept, nombre magique ou sacré, il est très fréquent dans l'Ancien Testament, où il est utilisé 77 fois¹³. En tout cas, il est difficile de voir en Marie-Madeleine une pécheresse uniquement en se basant sur ces sept démons.

Par ailleurs, des deux évangélistes qui indiquent que Jésus avait chassé de Marie sept démons, LUC est le seul à mentionner celle qu'on a coutume d'appeler la pécheresse (LUC, VII, 37-38). Mais pourquoi ne dit-il pas que cette pécheresse est Marie de Magdala, cette Marie qui apparaîtra deux fois, plus loin dans son texte : au chapitre VIII, où sa présence est simplement signalée, et surtout au chapitre XXIII, où son rôle est important. Pourquoi commencerait-il par en faire une actrice anonyme, pour ne nous révéler son nom que plus tard ? Il aurait été plus logique et attendu de commencer par la nommer directement, en la *qualifiant* de pécheresse. Or rien de tel chez LUC. C'est d'autant plus troublant que les trois autres évangélistes ne qualifient jamais, eux non plus, Marie de pécheresse. Difficile, dans ces conditions, de mettre en relation la femme aux sept démons avec la pécheresse anonyme.

En bref, si LUC avait voulu identifier Marie et la pécheresse, il aurait pu nommer celle-ci dans l'épisode de l'onction, la qualifier (de pécheresse), et expliciter cette qualification (en invoquant les sept démons) : le problème est qu'il ne l'a pas fait, sans doute parce que Marie n'est pas la pécheresse de l'onction.

MARIE DE BÉTHANIE

Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, est impliquée en tout dans trois événements : la réception de Jésus dans leur maison, sans qu'il soit question d'onction, chez LUC (X 38-42) ; la résurrection de Lazare chez JEAN (XI 1-33) et enfin l'onction à Béthanie, narrée par JEAN (XII 1-8), ainsi que par MARC (XIV 3-9) et MATTHIEU (XXVI 6-13). Chez ces deux derniers, le personnage qui répand du parfum reste anonyme, mais tous les exégètes s'accordent à penser qu'il s'agit de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, tant leurs récits et celui de JEAN sont ressemblants. Commençons par LUC :

Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui

¹³ Voir Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Bouquins Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 860-865.

répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée (LUC, X 38-42).

La scène se déroule chez Marthe et Marie, les sœurs de Lazare, à Béthanie, en Judée, près de Jérusalem. Marthe reproche à Marie d'écouter Jésus, alors qu'elle-même est occupée aux soins domestiques, et Jésus prend la défense de Marie. Il est évident que si cette Marie avait été Marie de Magdala, LUC l'aurait précisé, puisqu'il a déjà mentionné cette dernière deux chapitres plus tôt. De même, si Marie de Béthanie avait été la pécheresse, il n'aurait pas manqué de le signaler.

Passons à présent à la scène de l'onction chez MARC et MATTHIEU, en rappelant que dans ces textes, la protagoniste n'est pas nommée :

Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme entra, pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase d'albâtre, qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix ; et, ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation : A quoi bon perdre ce parfum ? On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre cette femme. Mais Jésus dit : Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne action à mon égard ; car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez, mais vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où la bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait (MARC, XIV 3-9).

Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui, tenant un vase d'albâtre, qui renfermait un parfum de grand prix ; et, pendant qu'il était à table, elle répandit le parfum sur sa tête. Les disciples, voyant cela, s'indignèrent, et dirent : A quoi bon cette perte ? On aurait pu vendre ce parfum très cher, et en donner le prix aux pauvres. Jésus, s'en étant aperçu, leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Elle a fait une bonne action à mon égard ; car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où cette bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait (MATTHIEU, XXVI 6-13).

Les deux textes sont très proches. La scène se déroule à Béthanie chez Simon le lépreux. Marie répand du parfum sur la tête de Jésus, ce qui provoque l'indignation des personnes présentes (MATTHIEU précise qu'il s'agit des disciples), en raison du prix de la substance répandue. Jésus prend sa défense, exactement comme il prend la défense de la même Marie chez LUC (X 18-32 : voir plus haut), la différence étant l'absence d'onction à Béthanie chez celui-ci. L'un des éléments les

plus intéressants de cette scène est le symbolisme explicite : par anticipation, Jésus lui-même interprète l'onction comme l'image de l'embaumement de son corps pour sa future sépulture.

Examinons maintenant les deux passages de JEAN où figure Marie de Béthanie. Le premier est l'histoire de la résurrection de Lazare :

Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur. C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade. [...] Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare [...] (JEAN, XI 1-5).

On peut se demander si JEAN fait ici allusion par anticipation à la scène de l'onction qui va suivre dans son propre récit (voir ci-après), ou s'il avait en tête une autre onction, qui aurait eu lieu antérieurement, et que lui-même ne rapporte pas. Nous y reviendrons.

Le second passage, dans le chapitre suivant, est celui de l'onction à Béthanie, proche de celui de l'onction chez MARC et MATTHIEU, la principale différence étant que Marie est cette fois nommée :

Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Un de ses disciples, Judas Iscariote, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cent deniers, pour les donner aux pauvres ? Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait. Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours (JEAN, XII 1-8).

On remarque que chez JEAN, Jésus doit prendre la défense de Marie contre un seul des disciples, Judas, dont on connaît le rôle et le funeste destin.

S'il est encore question de sépulture, le symbolisme est ici moins fort que chez MARC et MATTHIEU : c'est simplement le parfum qui a une importance, par anticipation.

UNE SEULE FEMME ?

Les partisans de la confusion de Marie de Béthanie et de la pécheresse de LUC s'appuient sur le nom de l'hôte, Simon, commun à deux récits d'onction : Simon le pharisien chez LUC, Simon le lépreux chez MARC et MATTHIEU¹⁴. Le

¹⁴ Le fait qu'il s'agit d'une onction dans les deux cas favorise bien entendu le rapprochement.

problème est que l'onction de LUC a lieu en Galilée au début du ministère de Jésus, et que celle de MARC et MATTHIEU a lieu en Judée, à la fin de ce ministère. Quant au nom de Simon, il est trop courant pour le retenir comme indice décisif. En outre, l'un est « pharisien » et l'autre « lépreux ». Enfin, les acteurs chez LUC forment une triade : le pharisien, Jésus et la pécheresse, mais l'on n'a rien de tel chez MARC et MATTHIEU, où Jésus débat non pas uniquement avec son hôte, Simon, mais avec plusieurs personnes présentes. Les éléments en faveur de l'identification sont par conséquent extrêmement faibles : il s'agit manifestement de deux onctions différentes, en des lieux différents, à des moments différents, et avec une actrice principale différente.

Quant à la confusion des deux Marie, celle de Magdala et celle de Béthanie, elle ne pourrait s'appuyer que sur le symbolisme de l'onction, présent surtout chez MARC et MATTHIEU. On peut être tenté de penser que ce rapprochement de l'onction à Béthanie avec la future scène de l'ensevelissement va dans le sens d'une identité entre Marie de Béthanie et Marie de Magdala, puisque celle-ci sera présente lors de la mise au tombeau, comme en attestent les mêmes MARC (XV 46-47) et MATTHIEU (XXVII 59-61). Cependant, là encore, l'argument est faible, car s'il y avait identité, pourquoi MARC et MATTHIEU, précisément, font-ils référence à la femme de l'onction à Béthanie de manière anonyme (« une femme »), alors que plus tard dans le récit, dans les scènes du calvaire, de l'ensevelissement et de la visite au tombeau, ils *nomment* clairement et distinctivement Marie de Magdala ? Lorsqu'un personnage est impliqué dans plusieurs événements du récit, on s'attend à ce que sa nomination explicite ait lieu lors de sa première apparition.

Chez JEAN, ce qui nuit à l'idée d'une confusion des deux Marie est en fait l'épisode de la résurrection de Lazare, dont cet évangéliste est le seul narrateur. En effet, il aurait pu identifier la sœur de Marthe et de Lazare au moins une fois avec cette Marie de Magdala qui apparaît au calvaire : or il se contente d'identifier Marie sœur de Marthe et de Lazare avec l'auteur d'une onction (« C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur »), et non avec Marie de Magdala. Un évangéliste qui a recours à une telle méthode aurait eu une occasion de l'appliquer lors de la scène du repas de Béthanie, où il aurait pu indiquer que cette Marie qui répandait du parfum sur Jésus était celle-là même qui serait présente au calvaire et au tombeau, si vraiment c'était le cas.

Tout cela apporte bien peu d'eau au moulin des partisans de la confusion des personnes. Faisons le bilan pour ce qui est de JEAN. Il mentionne nommément Marie de Magdala à la fin du récit, et mentionne nommément « Marie » comme auteur de l'onction, mais sans dire qu'il s'agit de Marie de Magdala. Pourquoi Marie *de Magdala* serait-elle nommée ainsi, de manière distinctive, seulement à partir du calvaire, mais pas dans l'épisode de la résurrection de Lazare ni dans la scène de l'onction ? Pourquoi aussi s'obstiner à appeler « de Magdala », ville de Galilée, une

femme qui vit à Béthanie, en Judée ? Pourquoi serait-elle tantôt « sœur de Marthe », et tantôt « de Magdala » ? Si c'était la même femme, JEAN l'aurait précisé en nommant Marie de Magdala la sœur de Marthe dans la scène de l'onction, afin que son lecteur mette en relation le même personnage, et dans la scène de l'onction, et au tombeau après la mort de Jésus. Si JEAN ne l'a pas fait, c'est qu'il s'agit de deux Marie distinctes : Marie de Béthanie (résurrection de Lazare, onction de Béthanie) et Marie de Magdala (calvaire, tombeau). JEAN n'aurait pas manqué non plus de rapprocher les deux événements : l'onction à Béthanie et l'embaumement de Jésus. S'il nomme l'une des femmes Marie de Magdala, et n'identifie pas la sœur de Marthe comme étant cette femme, c'est tout simplement que ce sont deux personnes distinctes¹⁵.

Ma conclusion sur cette question de l'identité s'énonce en plusieurs points :

- rien n'indique que Marie de Magdala soit une pécheresse ;
- rien n'indique que Marie de Magdala et Marie de Béthanie soient une seule et même personne ;
- tout indique que la scène de l'onction de LUC, dont l'auteur est une pécheresse anonyme, est distincte de l'onction à Béthanie racontée par MARC, MATTHIEU et JEAN ;
- rien n'indique que Marie de Béthanie soit la pécheresse de LUC.

Finalement, par « transitivité », tout va dans le sens d'une distinction entre les trois femmes, et donc d'une relation terme à terme entre les modes de référence et les individus, qui sont :

- une pécheresse anonyme, auteur de l'onction chez LUC ;
- Marie de Béthanie, auteur d'une autre onction chez MARC, MATTHIEU et JEAN ;
- Marie de Magdala, qui apparaît à partir du calvaire chez MARC, MATTHIEU et JEAN.

AUX ORIGINES DE LA CONFUSION : AUGUSTIN

Augustin (354-430) est fort probablement l'un des premiers, sinon le premier, à interpréter les textes évangéliques dans le sens d'une représentation de Marie de Magdala en pécheresse, en confondant trois femmes : Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la pécheresse qui apparaît dans l'Évangile de LUC. Dans le livre second de l'*Accord des évangélistes*, Augustin considère que c'est la même femme qui est l'auteur de l'onction chez LUC et chez JEAN, même s'il admet que ce sont deux événements différents. En outre, lorsque JEAN, dans l'épisode de la résurrec-

¹⁵ Les expressions permettant de distinguer les différentes Marie sont soit un lien de parenté : Marie sœur de Marthe et de Lazare, soit un nom de lieu : Marie de Magdala.

tion de Lazare, signale que Marie est celle qui a pratiqué une onction sur Jésus, Augustin avance l'hypothèse que cet évangéliste fait référence non pas à l'onction que lui-même rapporte plus loin dans son texte, mais à celle racontée par LUC, c'est-à-dire un autre évangéliste. Or, comme l'auteur de l'onction chez LUC est la pécheresse, on en déduit, si l'on suit Augustin, que Marie est effectivement une pécheresse. Voici un extrait du texte qui nous concerne ici :

La même femme, Marie, répandit deux fois des parfums ; la première fois, lorsque, comme saint LUC le raconte, son humilité et ses larmes lui méritèrent le pardon de ses péchés [LUC, VII, 36-50]. Saint JEAN ne rapporte point, comme saint LUC, les circonstances de ce fait, mais il fait connaître également que cette femme était Marie. En commençant l'histoire de la résurrection de Lazare, et avant de nous faire arriver à Béthanie, il s'exprime ainsi : « Or, il y avait un certain malade, Lazare, de Béthanie, du bourg où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfums, et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; or, Lazare, alors malade, était son frère [JEAN, XI, 1-2] ». Saint JEAN confirme ainsi le récit de saint LUC, qui place le fait dans la maison d'un Pharisien nommé Simon. Ainsi donc Marie avait déjà répandu des parfums ; elle en répandit de nouveau à Béthanie, et il n'y a rien de commun entre le récit de saint LUC et ce qui est ensuite raconté par les trois autres évangélistes, saint JEAN, saint MATTHIEU et saint MARC [JEAN, XII, 1-8 ; MARC, XIV, 3-9]¹⁶.

Une fois la pécheresse de LUC identifiée avec Marie de Béthanie, il ne reste plus à Augustin qu'à confondre celle-ci avec Marie-Madeleine :

Saint JEAN vient ensuite, à Béthanie, à la rencontre de saint MATTHIEU et de saint MARC [Matt. XXVI, 6-13. MARC, XIV, 3-9] ; *c'est là que des parfums furent versés par Marie-Magdeleine sur les pieds et sur la tête de Jésus* [JEAN IX, 1 ; XII, 8]¹⁷.

La conviction d'Augustin sur cette identification n'a toutefois pas été inébranlable, comme en témoigne ce passage extrait d'un *Traité sur l'Évangile de JEAN* :

Vois la sœur même de Lazare (si toutefois c'est elle qui couvrit de parfums les pieds du Seigneur, et les essuya avec ses cheveux après les avoir arrosés de ses larmes), cette sœur de Lazare fut plus avantageusement ressuscitée que son frère. Elle fut délivrée du poids énorme de ses habitudes criminelles. C'était en effet une pécheresse célèbre, et d'elle il a été dit : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a aimé beaucoup [LUC, VII, 47] »¹⁸.

¹⁶ Augustin, *Accord des évangélistes*, Livre second (www.JesusMarie.com).

¹⁷ Augustin, *Accord des évangélistes*, Livre quatrième (www.JesusMarie.com).

¹⁸ Augustin, *Traité sur l'Évangile de JEAN, Quarante-neuvième Traité* (www.JesusMarie.com).

La parenthèse exprime le doute, celle « qui couvrit de parfums les pieds du Seigneur, et les essuya avec ses cheveux après les avoir arrosés de ses larmes » étant la pécheresse de LUC : Augustin émet donc ici une restriction. On voit que la tradition instaurée par ce Père de l'Église repose sur des fondements bien fragiles, lui-même n'étant pas totalement convaincu. Pour que l'argumentation d'Augustin soit crédible, il faudrait accepter que JEAN fasse référence à une onction autre que celle que lui-même rapporte, et qui serait narrée dans un autre Évangile, comme si les Évangiles canoniques constituaient d'emblée un corpus homogène, permettant en quelque sorte des références intertextuelles, mais néanmoins internes à ce corpus. Nous ne sommes pas très éloignés de la mauvaise foi.

GRÉGOIRE LE GRAND ET LA PÉCHERESSE REPENTANTE

Grégoire le Grand (540-604, pape de 590 à 604) a probablement joué un rôle crucial dans l'instauration de la représentation traditionnelle de Marie de Magdala. C'est avec lui que la confusion des trois femmes est totalement et définitivement installée dans l'esprit de la majorité des Chrétiens d'Occident. Il a convaincu en affirmant dans l'une de ses *Homélie sur Ézéchiël* que Marie avait d'abord été une pécheresse avant de se racheter grâce à Jésus :

C'est notre Rédempteur qui arrachait au péché l'âme de cette femme, touchée au vif par le regret, et l'accueillait pour l'en délivrer. [...] À cette source de la miséricorde s'est purifiée Marie-Madeleine, d'abord pécheresse notoire, qui lava ensuite ses taches par ses larmes, effaça ces taches en rectifiant sa conduite¹⁹.

Ses ouailles l'ont cru également quand, dans l'une de ses *Homélie sur l'Évangile*, il a décrété la confusion entre la pécheresse et Marie, ainsi qu'entre les sept démons et le vice, en ne se privant pas de jouer sur la puissance symbolique du nombre sept :

Celle femme, LUC l'appelle une pécheresse, JEAN la nomme Marie, et nous croyons qu'il s'agit de cette Marie dont MARC assure que sept démons avaient été chassés. Or que désignent les sept démons, sinon l'ensemble des vices ? Comme le temps tout entier est renfermé en sept jours, le chiffre sept représente bien l'universalité. Marie a donc eu sept démons, puisqu'elle fut remplie de tous les vices²⁰.

Le contexte socio-économique de l'époque favorisait sans doute de telles interprétations : on peut supposer que le pape avait compris qu'il fallait inculquer le sens du péché au peuple pour lui rendre la misère plus tolérable.

¹⁹ Grégoire le Grand, *Homélie sur Ézéchiël*, VIII, 2.21 (www.bible-service.net).

²⁰ Grégoire le Grand, *Homélie sur les Évangiles*, 33, 1 (www.bible-service.net).

Toujours est-il que le mal était installé pour longtemps, et c'est ainsi que la première et la plus fidèle des disciples, la compagne de Jésus, présente au calvaire, présente au tombeau, la première aussi et surtout à voir le Maître ressuscité, se voyait transformée en pécheresse repentante, réduite dans une première phase au vice et à la concupiscence, pour être amenée dans une seconde phase au rachat.

Les quelques mentions de Marie de Magdala dans les Évangiles exigeaient sans doute une amplification par un retour d'Ève sur le devant de la scène, et pour élever Marie vers la sainteté, il était d'abord nécessaire de la dégrader jusqu'à la prostitution.

Cette identité supposée entre nos trois femmes est-elle une réalité ou une imposture ? Si, comme j'ai essayé de le montrer, c'est une erreur, elle aura sali l'image du personnage de Marie de Magdala, au moins pendant quatorze siècles²¹, avant sa réhabilitation par le Vatican²², qui décidait en 1969 que dorénavant Marie Madeleine devait être identifiée uniquement comme témoin de la Résurrection, effaçant ainsi son passé prétendument dépravé. Le problème est que cet événement, d'ailleurs passé inaperçu, aura finalement été sans conséquence : aucune annulation de l'image de pécheresse véhiculée par Marie de Magdala, y compris et surtout au sein du clergé, pourtant censé suivre la doctrine vaticane. La tradition était trop forte.

UNE FIGURE ARCHÉTYPALE

Comment expliquer cette force de la tradition ? On peut penser que dans les textes canoniques, Marie de Magdala restait un personnage de second plan, malgré son rôle à la fin de l'histoire, si elle n'était rien de plus qu'une fidèle disciple de Jésus. La tradition grégorienne a choisi de majorer ce rôle, en créant une femme « multiple », pécheresse d'abord, repentie ensuite. Elle part du péché, considéré comme inhérent à son sexe, pour viser dans une seconde phase la pureté.

La confusion entre Marie de Magdala et la pécheresse a donné beaucoup plus de substance au personnage. Marie, ainsi « revisitée », prend en effet une importance analogue à la fois à celle d'Ève dans l'Ancien Testament et à celle de Marie mère de Jésus dans le Nouveau Testament, la pécheresse évoquant Ève, tandis que la repentance la fait se rapprocher d'une sorte de pureté virginale retrouvée.

Figure synchrétique, elle devient ainsi, dans l'imaginaire catholique, un archétype féminin, sorte de combinaison de la prostituée et de la Madone. Le problème est que l'examen attentif des Évangiles révèle que tout cela ne repose sur

²¹ C'est-à-dire depuis Grégoire le Grand.

²² Sous le pontificat de Paul VI.

aucun fondement originel, ce qui signifie que Marie de Magdala ne méritait pas d'être transformée en femme multiple, encore moins en pécheresse. Rien ne le justifiait, et Grégoire le Grand n'en sort pas grandi.

CONCLUSION

Au XIX^e siècle, Renan, dans sa *Vie de Jésus*, ouvrage particulièrement populaire, voyait en Marie de Magdala une « hallucinée » :

Dans quelles conditions l'enthousiasme, toujours crédule, fit-il éclore l'ensemble de récits par lequel on établit la foi en la résurrection ? C'est ce que, faute de documents contradictoires, nous ignorerons à jamais. Disons cependant que la forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité !²³.

En l'absence de tels « documents contradictoires », ne vaut-il pas mieux s'en tenir aux textes néo-testamentaires ? Plutôt qu'une « hallucinée », ils font de Marie de Magdala une disciple courageuse éprouvant pour Jésus un profond amour, tout comme la non moins émouvante Marie de Béthanie, et tout comme la pécheresse anonyme. Trois femmes distinctes, mais réunies en une même sublime passion.

Personnages réels ou purement symboliques ? Quelle est la valeur historique des textes évangéliques ? Marie de Magdala a-t-elle vu son Maître ressuscité ? C'est là une affaire de foi, et chacun cherche et trouve sa propre réponse au fond de lui-même. Mais, quelle que soit cette réponse, nécessairement individuelle, la force des textes, pour qui sait lire, est de nous offrir avec une incroyable économie de moyens des figures féminines puissantes et attachantes, plus fidèles que les hommes et pleines d'amour, au sens le plus élevé du terme. Cela seul suffirait à faire des Évangiles des œuvres d'une grande beauté. Même un agnostique s'en contenterait.

²³ Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Gallimard, 1974, p. 409-410.